

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nous voilà de nouveau vêtues, par la décision de la mode, des rayures Scapin, musique, etc. Bien que cette disposition n'ait rien qui nous déplaise, dès l'abord, on s'en fatigue vite, parce qu'elle ne tarde pas à tomber dans le domaine commun. Malgré la variété des couleurs, cette disposition est d'une uniformité insipide, qui tire l'œil, qui date; mais la bonne foi nous oblige à constater qu'en ce moment son succès est grand. Les plus belles étoffes de demi-saison sont rayées de mille façons et de nombreuses couleurs éteintes; c'est probablement à elles que nous devons le retour de la polonaise, les étoffes décidant les façons. Voyez les pompadours: que de gentils retroussés, que de charmantes draperies, que de gracieux gilets, que de formes coquettes ils ont fait inventer! sans compter que c'est beaucoup à eux que nous devons le costume court, qui n'a plus à craindre le caprice de la mode, car il est bien trop pratique pour que nous pensions à le quitter. On a su lui donner une façon dégagée; le développement du pouff est raisonna-



Robe de bal en satin et dentelle.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

ble, des nœuds à longs pans y sont souvent piqués de chaque côté et semblent le maintenir ramassé au milieu. La jupe ne se resserre plus autant vers le bas, elle doit s'étoffer un peu à partir du pouff, et la tunique tomber sur un haut volant plissé à plis creux qui produit l'effet dont nous parlons.

La véritable élégance, pour la femme qui veut être à la mode, est une harmonie parfaite dans son costume. Nous citerons dans ce genre un costume de ville en swra et peluche printanière loutre. Jupe en swra à gros plis creux; au bord, un frisottant de même étoffe et une polonaise en peluche loutre assez courte derrière et piquée de nœuds en large ruban de satin; une ceinture en ruban de satin, prenant de côté, et passée dans une boucle faite de perles mordorées, dessine la forme châtelaine. A l'encolure, même boucle dans laquelle passe un ruban

de satin qui fait col montant. Paletot demi-cintré en peluche printanière, ou en swra. Bas en soie loutre, et bottes en chevreau mordoré. Capote en swra loutre avec ornement de lophophore. Gants de Suède naturel.

Voilà le type du costume de ville comme il faut; il peut se répéter dans les nuances grenat foncé, gris, bleu de mer — une jolie couleur inclinant vers le gris — havane rosé et vert canard, tenant du vert bleu et du myrte. Quant au chapeau, on trouve des pailles assorties, mais à leur défaut, une paille noire et des ornements rappelant la couleur du costume. Nous avons remarqué que le pardessus assorti ne sort pas de la forme paletot plus ou moins cintrée et descendant sous le pouf; s'il est en peluche, absence de garniture; s'il est en swra, une passementerie frangée et brodée de perles assorties. Un nœud à l'encolure avec de longs bouts flottants, et un plissé de crêpe, rehaussé de petite dentelle, que l'on retrouve à la manche ronde.

Il y a une raison à cette mode de mettre un plissé blanc à la manche du pardessus; c'est que celle du costume, s'arrêtant à mi-bras, dégage tout à fait le poignet de garniture blanche, et l'aspect est un peu sombre, malgré le gant de Suède.

Nous ne parlerons pas des toilettes de bal dont il n'est plus question; nous avons dit ce qu'était, pour le moment, le costume de ville et nous attendons que le soleil nous ait visités, pour vous dire les combinaisons *pompadourettes* qu'il fera éclore; mais il nous reste un genre de toilette à détailler: costume et robe pour le théâtre. La cessation des soirées dansantes rend aux théâtres cet essaim de jeunes femmes, que leur enlevaient le plaisir de danser et un peu aussi le plaisir de montrer une toilette réussie.

À l'Opéra, beaucoup s'y montrent avec leur robe de bal « qu'elles finissent » selon l'expression usitée. Cette économie, très respectable, met une sourdine à notre critique: nous dirons cependant que le corsage décolleté d'une robe légère n'est agréable à l'œil que complété par les draperies nuageuses de la jupe; le buste nous semble perdre beaucoup de son élégance, vu ainsi. Le corsage d'une belle robe de velours ou de satin uni ou de brocart lui sied mieux. Nous citerons, vue dans une première loge de côté, une robe en velours rubis dont le corsage nous a paru délicieux. Il est à basque; un grand décolleté carré, arrondi aux angles, est suivi par un vieux point appliqué au bord, et duquel part une chemisette en tulle décrivant en beaucoup plus petit le même carré arrondi; une manche bouillon en tulle séparée de la chemisette par un poignet en velours. Dans les cheveux nattés très bas, une fleur rubis étincelante de poudre d'or.

Dans cette même loge, madame de P... en robe de velours noir. Décolleté arrondi suivi par un biais de

velours sur lequel étincelait une garniture d'étoiles en diamants, la manche en velours, relevée par une étoile de diamants, sur un bouillonné de tulle. Dans les cheveux, comme renvoyé par un coup de vent, un pouf en plumes roses avec aigrette; des gants noirs arrêtés au coude.

Plus loin dans la loge de madame la comtesse de... une gracieuse jeune femme en robe de satin et tulle perlé noir. Corsage tout scintillant, et au décolleté une très grosse ruche de dentelle noire, ouverte, au côté gauche, par une guirlande volumineuse de fleurs pourpre et or, qui formait l'entournure de la manche de ce côté. Le côté droit n'avait que la ruche se tenant droite. Cet arrangement nouveau fait diversion dans la multitude des ruchés couchés, rabattus, que nous voyons orner les toilettes habillées; mais il ne va qu'aux tailles élancées. À ce même côté, près de la hanche, une très grosse touffe des mêmes fleurs. Gants noirs à manchette de dentelle perlée, s'arrêtant au coude. Cheveux massés en frisettes sur le sommet de la tête avec chignon de boucles, dont deux longues jouant sur les épaules; de côté, des boules d'or et une fleur pourpre. Citons aussi une toilette en brocart rose dont le corsage s'ouvre en revers Directoire sur un plastron-gilet couvert de coquillés de dentelle, capitonnés de boutons de rose; une manche en dentelle s'arrête au coude et, de même que le gilet, reçoit des capitons en boutons de rose. Les cheveux à la *Colette*, c'est-à-dire à bandeau plat, et roulés alternativement en colimaçon, avec une traîne légère de boutons de roses, traîne qui, sous le chignon, formait une petite guirlande descendant sur le cou.

Nous avons encore glané de jolies toilettes en dehors des loges, c'est d'abord, une très belle robe, en satin noir pour la traîne carrée, et en velours noir pour le bas du tablier; au-dessus un tissu de jais dont les perles en tube formaient une suite de chevrons serrés. Le corsage, fait de ce tissu, a une longue pointe devant, et au dos, il pose sur une chute de dentelle noire coquillée, finissant en pointe; la manche arrêtée au coude. Un chapeau en swra et peluche rubis avec panache de plumes roses. Gants de Suède se perdant au-dessus du coude, dans la manche.

Une autre toilette en swra bleu. La jupe ronde garnie de volants et un tablier en perles bleutées, tablier qui s'attache par des rubans passant à travers le pouff. Un corsage avec fichu en perles, croisé d'un côté, où l'attache un nœud-châtelaine en très large ruban dont les pans descendent presque au bas de la jupe.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES. (pages 97 et 99).

Robe de bal en satin blanc et dentelle. — Jupe à traîne garnie d'un tuyauté de satin. Le tablier se compose de deux grands bouillonnés cernés par quinze rangs de fronces, lesquels forment tête à deux rangs de dentelle perlée dont un rang tombant et l'autre remontant. Des dentelles d'Angleterre sont appliquées sur tulle et disposées de côté en longs paniers drapés sur la traîne au milieu des pouffs formés par le relevé. Le corsage en satin a le bord de la basque perdu dans la draperie. Un plastron froncé se termine en

bouillon, avec tête-volant au décolleté. Dentelle perlée cernant le plastron. Dentelle à l'entournure.

Costume en tissu de laine bleu-marine garni de peluche. — Volant plissé de quarante centimètres de hauteur, monté à un haut de jupe plat. Tunique bordée de peluche, ouverte sur le côté du tablier, drapée derrière de plis cassés et tombants. Une draperie se relève sur le côté droit, montée sous le bord ouvert de la tunique et s'arrête sur le haut de la jupe. Corsage à longue basque carrée derrière,



Falconer imp. Paris.

4303

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot 2.*

Coiffures de M^{me} Bréant-Castel, 19, r. du 4 Septembre. Corsés de la M^{me} de Plument, 33, r. Tienné. Ciffes en Foulard de la Comp^{ie} des Indes, 34, Boulev. Haussmann.

évidée sur le côté et devant, où elle s'arrondit. Une bande de peluche s'arrête à la couture du dessous du bras où se monte un long pan qui se noue en coque sur le milieu de la basque. Sur le côté, une poche. Manche ronde terminée par un poignet en peluche. Col rabattu échancré devant.

Costume en cachemire d'Écosse et satin merveilleux gris acier. — Jupe garnie, pour le tablier, d'un plissé qui s'ouvre en éventail sur un froncé de swra, et de deux dra-

peries terminées par des glands, draperies coupées de côté par un froncé de swra disposé en quille; ces draperies font, derrière, des pouffs tombants. Corsage pince-taille, le haut fait d'une guimpe plissée en swra, qui forme ruché à l'encolure. Un froncé de swra couvre la couture, qui monte la guimpe au corsage. Manche ronde garnie d'un froncé de swra surmonté d'un plissé.



Costume en tissu de laine bleu marine garni de peluche pour jeune fille.



Costume en cachemire d'Écosse et satin merveilleux gris acier pour jeune fille.

Modèles de madame Hubler.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4303
TOILETTES DE RÉCEPTION

Robe en satin bleu pâle et swra bleu Louise. — Jupe à traîne, en léger taffetas; elle est garnie dans le bas d'un plissé surmonté d'un bouillonné-volant, c'est à dire que le bas, quoique cousu, retombe comme un volant; sur un côté, un if composé de bouillonnés, dont le bord supérieur forme un petit frisottant qui fait tête au bouillonné suivant. Une tunique en swra s'ouvre sur cet if; elle est relevée en pouff, serrée dessous par une énorme coque pincée dans une agrafe, et traversée diagonalement, à la partie supérieure, par une écharpe plissée en swra bleu pâle, dont l'extrémité vient fournir un large pan qui se chiffonne sous la coque. Corsage à petite basque ouverte sous la taille, avec encadrement de swra bleu Louise. Au décolleté, une broderie de perles blanches et une touffe de géranium devant. Même touffe sur le chignon tombant. — Souliers en satin bleu. — Gants blancs.

Robe en swra havane rosé et swra Pompadour sur

même fond. — Jupe en swra uni; dans le bas, des plissés, et au-dessus un ruché courant en spirale; de plus un plissé tendu, sur lequel est posé un ornement Pompadour découpé en longues dents genre créneau. Pour le tablier, au dessus, une draperie en swra uni plissée horizontalement, froncée sur les côtés — les fronces marquant une tête — se détache sur la partie supérieure qui est en swra Pompadour; de côté, se pique un flot de rubans. La tunique est en swra uni et rappelle le manteau de cour; elle s'ajuste au tablier et se relève au bord par un groupe de plis à tête. Corsage à basque appliqué d'un biais Pompadour; derrière, sur la basque, coques tombantes avec pans fixés par des choux en swra. A l'encolure ouverte, col-revers en Pompadour et chemisette en dentelle espagnole. Manche en tulle espagnol, arrêtée au-dessus du coude. — Bas de soie roses sèches en swra. — Gants de chevreau paille. — Dans les cheveux roses variées.

CAUSERIE



Il est sérieusement question de ressusciter à Paris le Carnaval, et la cavalcade de Vincennes serait, dit-on, le *prélude de fêtes populaires de plus en plus brillantes* dans les années à venir. Grand bien nous fasse!

Je ne sais quel auteur rapporte qu'un Turc, de retour à Constantinople après avoir passé à Paris le temps du Carnaval, racontait ainsi au sultan ses impressions: « Ces gens-là (les Français) deviennent subitement fous à une certaine époque de l'année; leur folie dure quelques jours, après lesquels un peu de cendre qu'on leur met sur le front les fait rentrer dans le bon sens. » Eh! ce Turc, tout Turc qu'il était, n'avait pas tort. Depuis les Saturnales jusqu'au carnaval moderne, en passant par la fête des Fous au moyen-âge, la procession de la Mère-Folle à Dijon, celle du géant Gayan à Douai, etc., etc.—qu'est-ce que tout cela, sinon de véritables accès de démence qui saisissent tout-à-coup un peuple entier sans motif, sans prétexte?

En cherchant bien, on trouverait quelquefois dans les réjouissances carnavalesques un côté touchant: avant que l'esclavage fût aboli, par exemple, les pauvres nègres et négresses avaient un jour à eux, un seul, le jour des Rois; ces vingt-quatre heures qui leur apportaient une liberté éphémère leur appartenaient sans partage, et ils oubliaient tout, planteurs et plantations, et le rotin et la fatigue, dans l'explosion de cette joie délirante et folle qui est le propre de leur race.

En France, où le carnaval est, comme le dit Benjamin Gastineau dans son *Histoire de la Folie humaine*, léger et frondeur, les travestissements ont eu le plus souvent pour but de railler certains ridicules.

C'est ainsi que sous Louis XIV une procession représentait la Faculté de médecine par un cortège de Diafoirus en robe; des Perrin Dandin, traînant à leur ceinture des liasses de procès, défilaient figurant le Palais, à la grande joie des badauds.

Ajoutons encore le goût du pittoresque, qui se traduit dans certains défilés mythologiques, historiques ou autres: l'Allemagne exhume volontiers les types de la féodalité, burgraves, électeurs, chevaliers, tout en affectionnant surtout l'étudiant avec sa longue pipe, sa bourse à tabac suspendue aux brandebourgs de sa veste; à Nice tel char représente un parterre de fleurs animées, tel autre un potager vivant, tel encore une collection d'insectes aux brillantes couleurs.

Ces réserves faites, hâtons-nous de le dire, il n'y a dans le carnaval que folie; et ce besoin de déraison, que les philosophes expliquent, c'est vrai, — ils expliquent tout! — était naguère si universel que nous en trouvons les symptômes partout, avec la différence d'un caractère national à l'autre. Si vous voulez avoir la mesure d'un peuple, a-t-on dit, observez-le en carnaval. Et si vous voulez avoir la mesure des différences d'un peuple à l'autre, comparez. Imaginez-vous rien de plus glacialement excentrique que l'idée de cet Anglais qui se costuma un jour en cercueil, fut hué

par un grand nombre, mais imité par plusieurs? Et puis, rapprochez cela du divertissement italien, *bruyant, étincelant, enthousiaste!*

Ah! le carnaval de Venise! que de descriptions, d'opéras, de comédies il a inspirés depuis Regnard jusqu'à Ambroise Thomas, sans compter Byron! Ces nuits dernières, les feux des gondoles brillamment illuminées se reflétaient encore dans les eaux du Canale Grande, tandis qu'Arlequin et Pulcinella, l'un armé de sa batte, l'autre de son sceptre de carton doré, parcouraient les rues et les ponts encombrés de masques joyeux.

Rome a une semaine de vie turbulente, où les comédiens, les magiciens se mêlent à la foule des piétons, des cavaliers, des équipages dans un désordre indescriptible. Le soir, les *moccoli* sont dans toutes les mains.

Guerre, guerre au moccolo!
Courez, sautez pour l'atteindre;
D'en haut, d'en bas, pour l'éteindre,
Lancez l'air et l'eau...

Un type bizarre, et qui va tantôt passer à l'état de légende, c'est celui du *quacquero* joufflu, obèse; marchant sur le bout du pied et collant son petit œil rond à de grands anneaux sans verres, il attaque tout le monde de ses lazzis et pousse de temps à autre un cri perçant, aussitôt répété par tous les *quacqueros* des alentours.

En Italie, l'aristocratie prend une part active aux plaisirs du carnaval. Je me souviens d'avoir vu à Milan, il y a quelques années, pendant que la mascarade défilait au milieu d'une cohue bigarrée et sous une pluie d'oranges et de *confetti*, la gracieuse princesse Marguerite, aujourd'hui reine, s'amuser de tout son cœur à lancer, du haut d'un balcon du Corso, ces *projectiles inoffensifs*. Naturellement on choisit de préférence, pour les accabler de craie, de plâtre et de farine jetés à pleine pelle, les habits noirs ou de couleur foncée; les victimes cherchent en vain un refuge, la pluie blanche ruisselle de toutes les fenêtres, elles tombent de Charybde en Scylla, et leur ahurissement est une source de rires sans fin.

Il faut dire cependant que le carnaval italien a beaucoup perdu de son entrain depuis la mort de Victor-Emmanuel, arrivée, on s'en souvient, en pleine gaieté des jours gras. Du moins on prétend attribuer à cette cause la décadence du vieux plaisir national. J'y crois voir plutôt un symptôme, commun à toutes les nations modernes, d'une gravité et d'une sagesse (?) croissantes: il est vrai qu'aux Antilles les nègres dansent encore la *bamboula* en se couvrant de masques blancs et faisant tinter leur ceinture de clochettes dans les trémoussements de leur ivresse naïve; les rieuses Brésiliennes, derrière leurs rideaux, s'amuse encore à arroser les passants de fins jets d'eau de senteur ou à leur lancer des œufs remplis de la même eau parfu-

mée; les *confetti* continuent à pleuvoir et les *moccoli* à courir...

Mais voyez : déjà Londres s'est tu, Paris aussi, la Belgique se calme, l'Espagne n'a que ses courses de taureaux, Cologne et Vienne représentent seules le carnaval allemand. En ce monde tout passe, tout casse, tout lasse. C'est à croire qu'on peut désormais faire un pendant au charmant tableau de Breughel de *Velours*, plein de verve et d'esprit, qui se trouve au Belvédère de Vienne : on y voit le combat de Carnaval et de Carême, figurés par des personnages travestis en jours gras et jours maigres. Le sujet à traiter bientôt sera la victoire de Carême, ou de la gravité et de la raison. J'ai peu de confiance aux efforts tentés pour ressusciter ce qui n'est plus dans nos mœurs; je crois au contraire que la mélancolique promenade du bœuf enrubanné qui s'en va tout triste, songeant à ses prairies, passera avec le reste.

Quant au pittoresque, son dernier refuge est le bal costumé. Nous n'allons pas jusqu'à nous déguiser en ours, comme Charles VI, ou à porter, comme sous

Louis XIV, une guitare sur la tête et des luths aux jambes pour symboliser la musique; un travestissement du même temps en carte géographique, portant *France* sur le cœur, *Italie* en botte, *Angleterre* sur la manche, *pôles* aux épaules, etc., serait regardé comme naïf. Mais nous mettons à contribution tout ce qui reste de pittoresque en Orient, nous fouillons les estampes; et du mezzaro de la Transteverine ou de la calotte grecque au hennin d'Isabeau de Bavière ou à l'édifice Pompadour, de la splendide parure vénitienne à l'ajustement coquet des bergères de Trianon, la baguette magique d'une fée semble avoir évoqué soudain le luxe et la grâce de tous les temps et de tous les pays de la terre; c'est un éblouissement de satin, de velours, de brocart d'or, de couleurs vives, chatoyantes, un mélange confus et harmonieux comme celui des riches étoffes persanes.

Je regretterais que ce côté du carnaval disparût; d'autant plus que c'est la seule occasion où revive le *costume*, cette part de la nationalité que la civilisation tend de jour en jour à niveler.

STELLA.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

LII

Henriette à sa tante.

Bréhault. Janvier 18..

MA BONNE TANTE,

Quel jour de l'an j'ai passé, que de tristesse! que n'étiez-vous ici, dans ce grand château, pour me dire une parole amie et relever un peu mon courage! j'en ai besoin.

Avant-hier, j'ai reçu un mot d'Alban, il m'annonce brièvement qu'il a besoin de mouvement et de distraction, et qu'il part pour Constantine, où il passera l'hiver... Rien de plus imprévu, rien de plus affligeant.

C'est une séparation, je n'ose dire une rupture; il part pour longtemps, sans idée de retour; part-il seul? Hélas! il m'est permis d'en douter, et tous les chagrins que je puis ressentir comme femme, comme mère, tombent à la fois sur mon cœur affligé et blessé!

Comment Alban a-t-il pu nous délaisser ainsi! quel empire subit-il? dans quelles chaînes l'a-t-on enlacé? il rejette, impatient, le lien si doux du mariage, et il se laisse conduire, en me perçant le cœur, à des abîmes, par la main d'une actrice, vue un soir, aux lueurs du gaz d'un théâtre! Le mal possède donc une bien étrange, une bien irrésistible séduction?...

Avec ce terrible billet est arrivée une grande caisse de jouets pour Ludovise, et là même, dans le choix de ces bagatelles, j'ai vu combien son esprit était loin de nous. Ludovise n'a qu'un an; c'est l'âge des hochets, des pantins, des moutons qui bêlent, l'enfant ne comprend que la couleur et le son; il lui envoie au lieu de ces jouets qui bégayaient, en quelque sorte, avec l'enfant qui les agite, il envoie une poupée, plus grande que ma fille, et le mobilier luxueux de cette poupée. Cela a coûté beaucoup d'argent, et n'a fait aucun plaisir à Ludovise, une grande peine à la mère. Vous savez, tante, une âme affligée est ingénieuse à trouver de nouvelles causes de souffrance.

Je continuerai cependant à lui écrire — chez un notaire de Constantine, en attendant qu'il m'indique une autre adresse. Pas de plaintes : elles ne serviraient à rien, je lui donnerai des nouvelles de sa fille et de sa maison, et je tâcherai, sans le lui dire, qu'il se sente toujours aimé, toujours désiré... L'an passé, il était

ici près de moi, près de sa mère, si tendre pour moi, et lui-même était plein de bonté; j'oubliais mes inquiétudes passées, l'avenir me semblait riant et sûr, Dieu ne l'a pas voulu... cette soif d'affection, cette soif de bonheur que je porte au dedans de moi, sera-t-elle jamais, jamais satisfaite?

Je vous embrasse tristement. Que Dieu exauce au moins les tendres vœux que je forme pour vous!

HENRIETTE.

LIII

Journal d'Henriette.

Bréhault. Février 18..

Mon cher mari, mon cher Alban, vous près de qui j'espérais vivre, vous qui deviez être le témoin de mes actions et le confident de mes pensées, vous vivez loin de votre pauvre Henriette et de votre enfant; je veux, en attendant le jour béni du retour et du revoir, mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, je vous ferai lire ce cahier, vous y retrouverez votre femme, ses chagrins, ses espérances et son immuable affection; vous y retrouverez votre petite enfant avec les progrès de son âge... ô mon ami! ne la laissez pas grandir, ne me laissez pas vieillir loin de vous! où êtes-vous! que faites-vous, loin du nid paternel, où vous fûtes tant aimé, où vous êtes si regretté?...

**

Le château est triste et désert; il a été bâti pour une grande famille et une femme et une petite enfant errent comme des ombres, dans ces vastes salles, dans ces profonds vestibules, dans ces longues galeries, faites pour nos aïeux, qui voyaient autour de leurs tables leurs nombreux enfants, comme des plants de jeunes oliviers. J'avais espéré être cette vigne féconde qui donne des fruits à la maison d'un époux... Mais l'unique fleur de ma maison ne m'en est que plus chère.

J'ai fait un grand projet : le château de Bréhault est ancien et vaste; nous n'en occupons que la moindre partie; ma bonne mère, veuve de bonne heure, préoccupée de l'éducation d'Alban et des soins de rétablir

(La suite à la page 104.)

N° 1. *Chapeau en damassé blanc et mauve.* — Forme relevée devant. Le chapeau, tendu en swra mauve, est coupé d'une fanchon en damassé avec effilé. Touffe de plumes devant, et derrière sur le bavolet.

N° 2. *Chapeau en swra scabieux, forme capote* avec ornement de peluche traversé, de côté, d'une épée. Les brides en swra, de deux tons, coupent le fond et se torsadent devant.

N° 3. *Robe de grand deuil en cachemire et crêpe an-*



N° 1. Chapeau en damassé, de la Scabieuse.

glais. — Jupe demi-longue, garnie d'un plissé; le tablier a deux bouillonnés tendus, terminés par un volant à tête bouillon, avec revers en crêpe anglais, sur lesquels s'ouvre une tunique qui se drape de côté par des groupes de plis, formant écaille. Le corsage à basque a un ornement en crêpe anglais, plissé pour la partie supérieure et froncé à partir de la poitrine; il se termine en pointe à l'échancrure de la basque. La manche est ronde avec haut parement, et ouvert sur un plissé de crêpe anglais.



N° 3. Robe de grand deuil, de la Scabieuse, rue de la Paix, 10



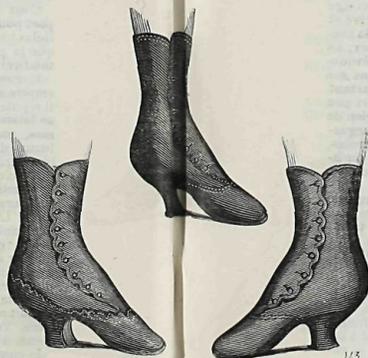
N° 6. Robe de chambre en lainage damassé. De mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.



N° 4. *Châtelaine pour montre.* De la maison Senet, rue du Quatre-Septembre, 35.

N° 4. *Châtelaine avoir boîtier pour la montre.* — En nickel naturel ou vieux argent. — Modèle de la maison Senet, 35, rue du 4 septembre.

N° 5. *Manche pour costume en étoffe légère,* se compose pour le bas de deux bouillonnés montés à des bracelets qui peuvent être en broderie de perles, en dentelle ou en tissu broché.



N° 7, 8 et 9. Bottes de ville. De la maison Bernier-Ballon, 160, rue Montmartre.

N° 6. *Robe de chambre en lainage broché formant rayures, bleu et rose pâle.* — Le devant est boutonné tout du long et la jupe inclinée rapportée au dos par des plis couchés, montés à tête, la tête doublée de soie bleue.

Une poche de côté avec des dépassants roses et bleus, de même au grand col et à la garniture qui entoure la manche et qui forme une patte boutonnée dessus.

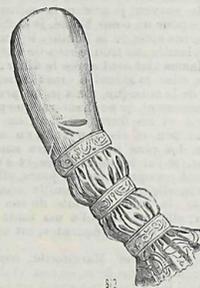
N° 7, 8 et 9. *Chaussures de ville pour dame.*

N° 7. Polonaise chevreau



N° 2. Chapeau en swra, de la Scabieuse.

centimètres de hauteur, et au-dessus une draperie qui se perd sous la draperie panier des côtés; draperie arrêtée sous les plis des lés de derrière, excepté la partie qui fait panier, laquelle s'arrête sur la basque du corsage, sous un pouf de frange. Garniture de frange au bas de la draperie et au panier. Le corsage, à basque indépendante devant, se perd sous la draperie et est garni d'un revers châle et de frange posée à l'encolure du dos. A la manche ronde, poignet surmonté de pattes.



N° 5. Manche en étoffe légère.

glacé à dents, piqûres blanches pour toilette habillée.

N° 8. Polonaise en chevreau, guêtre boutonnée avec piqûre blanche entourant les boutonnières, pour demi-toilette.

N° 9. Polonaise en chevreau mat pour courses journalières.

N° 10. *Robe en swra prune pour dame âgée.* — Jupe inclinée garnie d'un plissé surmonté d'un biais, plissé au milieu, par groupe de sept plis; les groupes espacés de sept centimètres. Le tablier a un plissé de vingt



N° 10. Robe en swra prune, pour dame âgée. De mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

une fortune que les Révolutions avaient ébranlée, ne s'était pas inquiétée de la vieille demeure dont elle portait le nom. Ce logis antique était solide, elle y avait créé une habitation agréable pour elle et les siens, cela lui suffisait, et on n'entraît pas dans les grands appartements d'autrefois, trop étendus pour les membres de notre petite tribu, trop coûteux même pour notre fortune. Pourtant, j'ai eu la curiosité de les voir, ces salles majestueuses où je n'avais pénétré qu'une fois, à l'époque de mon mariage. J'ai donc trouvé au rez-de-chaussée un superbe salon, tout boisé et dont les meubles, en tapisserie, dût sans doute à l'aiguille d'une dame de Bréhault, ne demandaient que quelques patientes réparations : je m'en charge. Ce sera une jouissance de refaire ce travail, de rendre la vie à ces fables de La Fontaine, brodées sur les fauteuils et les canapés. Les cantonnières des rideaux demanderont le même travail. Lorsque j'aurai économisé assez pour acheter un lustre, une pendule et des flambeaux anciens, ce salon fera une très belle figure. Après, viendra la salle à manger et la bibliothèque et une série de chambres à coucher. On était si hospitalier au temps jadis ! je fais des visites dans les greniers et les garde-meubles du château : j'y ai trouvé des choses précieuses... je poursuivrai ma tâche ; je veux, cher Alban, lorsque vous reviendrez, que la maison de vos pères vous apparaisse toute belle, revêtue de souvenirs anciens et de grâces nouvelles. Vous vous y plairez alors ?

Alban, quel malheur que vous ne soyez pas ici. Elle a parlé distinctement, elle a dit : *bon Dieu et papa* ; ce sont les premiers mots que je lui ai appris, et elle les a dits avec tant de grâce ! pourquoi ne l'avez-vous pas entendue ? pourquoi ne la voyez-vous pas lorsqu'elle s'éveille au matin, et que du fond de son berceau elle m'appelle comme l'oisillon appelle sa mère ? Je la prends, et aussitôt, elle jette ses petits bras autour de mon cou, elle m'embrasse dix fois, elle se serre contre moi, son cher petit cœur est un foyer de tendresse... pourquoi, Alban, n'en prenez-vous pas votre part ? je voudrais tant partager avec vous ! Je me lève, je passe une robe de chambre, et seule, j'habille Ludovise. On dit que les jeunes mères, en Angleterre, ne rendent aucun soin matériel à leurs enfants ; elles ont grand tort ; elles se privent d'une vraie jouissance, elles privent les enfants d'une foule d'enseignements discrets, qui se donnent ainsi sans qu'on le sache, et elles livrent ce corps délicat, cette petite âme bien plus délicate encore, aux mains rudes et aux manières lestes d'une servante, jadis ouvrière ou fille de ferme. Ne dit-on pas que l'éducation commence au berceau ? et peut-on enseigner assez tôt la modestie, la bienséance et même les habitudes élégantes du corps ?

Quand Ludovise est habillée, je la fais déjeuner, et ce n'est qu'alors que Simonne en prend possession ; je m'habille moi-même, je vais à l'église. Cher Alban, que je pense à notre bonne mère, durant ces promenades matinales ! Qu'elle aimait la nature et qu'elle aimait Dieu ! Elle me faisait remarquer la beauté des choses, le port noble des grands chênes, le jeu de la lumière dans les branches, le brouillard qui, dans les belles matinées d'été, est comme un réseau d'argent suspendu sur la campagne, mais à mesure que nous nous rapprochions de l'église, elle se recueillait et nous ne parlions plus. Elle a tant prié pour vous au pied de cet autel ! Que ne demandait-elle pas pour son fils bien-aimé ! Je crois qu'elle m'a légué un peu de son âme, car je vous aime, Alban, Dieu le sait ! avec toutes les tendresses d'une femme et d'une mère... je pense qu'on n'aime ainsi que lorsque l'affection est bénie de Dieu, et que c'est dans l'imposante bénédiction du mariage, qu'est renfermé ce trésor de l'amour indestructible... Alban, la femme étrangère n'aime pas ainsi... Je lis dans la Bible que votre mère m'a laissée : *Mon fils, fuis loin de l'étrangère et ne t'approche pas de la porte de sa maison. Ses lèvres distillent le miel le plus doux, mais à la fin, elle est amère comme l'absinthe, elle blesse comme l'épée à deux tranchants. Et plus loin, quelle douce et suave invitation : Que la femme de ta jeunesse soit bénie, qu'elle soit pour toi une source de délices, un faon délicieux, une gazelle chérie. Alban, pourquoi nous avoir quittés !*

Avril 18...

Je travaille, je m'occupe de Ludovise ; je fais même de la musique, car Alban l'aime, et pourtant, les jours me paraissent longs ; la poste même ne me tire pas de ma torpeur ; je n'espère, ni n'attends. A propos de la musique, je me suis reproché de l'avoir bien négligée, pendant que mon cher mari était à Bréhault, je préférerais la promenade avec lui, nos lectures, nos conversations avec sa mère, à l'étude du solfège et du piano. Je m'y remets : je donnerai les premières leçons à Ludovise, et s'il revient... hier, j'ai essayé ma voix en chantant le bel air du Freyschütz, mais cette mélodie touchante m'émut trop et mes larmes m'empêchèrent de continuer... On profane la musique en l'appliquant aux folies joyeuses du monde ; elle est le langage éloquent de l'âme, et l'âme, exilée ici-bas, n'est pas gaie. Pour peu qu'on ralentisse le mouvement de la musique la plus folle, elle devient mélancolique à faire pleurer. Ludovise aime la musique : lorsque je chante pour elle l'*Ave Maria*, elle se tait, elle écoute, elle est ravie. Et les oiseaux, le charmant orchestre de notre parc, comme elle les aime ! Elle ressemblera à notre mère, Alban, elle aura, comme elle, une âme recueillie et ouverte du côté du ciel. Que Dieu nous la conserve et qu'il permette que je l'élève pour lui !

Mai 18...

Nos amis, nos voisins ne me négligent pas ; je reçois beaucoup de visites et beaucoup d'invitations. Je n'accepte ni n'accepterai, je suis trop en deuil. Les Dalbaret, les de la Hautoye, madame de la Corte et ses filles, la baronne du Clos-Guilbert, viennent me voir assidûment ; on a mille bontés pour moi, et quoique bien souvent je préfère la solitude, le silence, si précieux pour un cœur blessé, je tâche de faire accueil aux anciens amis de la famille. Il faut qu'Alban, lorsqu'il reviendra, ne trouve rien de changé.

Les dames viennent après le dîner ; nous nous promenons, elles m'aident à mes tapisseries, elles font parfois de la musique, mais je ne prends nulle part à leur amusement, je ne chanterai que pour Alban ; puis, les maris et les frères arrivent, on verse le thé, on cause un peu, et ils s'en vont, en admirant le clair de lune. La plus fidèle de mes amies est madame Dalbaret, je l'ai toujours aimée, et c'était réciproque. Elle vient presque tous les jours, elle me donne de bons avis, elle, mère de famille accomplie, pour ma Ludovise : la douce sérénité de son humeur me fait du bien ; elle me rappelle ma tante Marie qui, elle aussi, par ses lettres fréquentes, est un si tendre appui pour moi.

Madame Dalbaret, Marguerite, comme j'aime à la nommer, a une âme trempée aux vraies sources, et je pense qu'il lui a fallu beaucoup de foi et de vie intérieure pour conquérir cette paix qui éclaire son visage et respire dans toutes ses actions. Elle est très vive et très impressionnable, tout l'émeut : la poésie et la musique la transportent ; la nature est, à ses yeux, un spectacle toujours nouveau ; elle aime avec un dévouement passionné, et l'amour pourrait prendre dans son âme un immense et redoutable empire, et pourtant, avec cette imagination et ce cœur, avec un mari peu aimable et peu commode, rien de plus doux, rien de plus sage, et peut-être de plus heureux que Marguerite. Elle endure bien des choses désagréables, paroles, procédés ; on pêche envers elle par action et par omission, et pourtant elle est heureuse : elle l'assure et je le crois. Dieu est son tout : elle a placé joie et espérance là où rien ne peut les lui ravir, et elle regarde les accidents de cette vie à leur vrai point de vue, fugitif et passager. Chaque jour en a sa part, tribut de souffrance qu'il est juste de payer et qui sera soldé à son tour, d'un poids d'éternelle gloire. *Le juste vit de la foi*, cette parole explique Marguerite. Elle est calme parmi les brusqueries du mari, les taquineries des enfants, les déplaisances d'une situation où le devoir seul crée l'affection. Elle est heureuse, d'un sort que presque toutes les femmes déclareraient affreux. Je l'admire et je l'envie : elle acquiesce tellement à ses propres souffrances, qu'elle n'en souffre plus : sa volonté s'est unie à celle du Père céleste, et à chaque croix qu'il lui envoie, elle répond par un *oui*, un *fiat* ! d'amour et d'allégresse qui l'élève au-dessus d'elle-même. C'est votre mère, Alban, qui, la première, a arrêté mon attention sur les rares et charmantes ver-

tus de Marguerite : en l'aimant, il me semble que je suis son indication.

Juin 18...

Ma bonne tante arrive : c'est une grande joie : elle aimera tant Ludovise.

Juin 18...

Le temps passe un peu mieux, depuis que ma tante, mon amie de toujours, est ici ; c'est le meilleur moment que j'aie goûté depuis votre départ, Alban. Elle m'a élevée, elle me connaît, elle me dirige et elle m'aime : sa présence diminue mes chagrins et double mes joies ; j'ai un plaisir extrême à voir Ludovise sur ses genoux, et tous mes souvenirs d'enfance se réveillent, lorsque ma tante lui parle, la caresse ou la reprend, je rajeunis, je crois revoir ma mère, à qui ma tante ressemble tant. Marguerite continue à nous voir fréquemment ; elle amène rarement son mari, peu sociable par nature, mais ses deux frères, les deux de Rives, que vous connaissez, cher Alban, l'accompagnent presque tous les jours. Gaston est un charmant enfant, qui travaille beaucoup, en vue des futurs examens de l'École, il veut être officier d'artillerie, tout simplement ; l'ainé, l'officier de marine, M. Hector, me paraît bien distingué ; il ressemble de visage, et de cœur peut-être, à sa sœur.

Juillet 18...

J'ai vu ce matin le notaire, il m'a appris vos intentions... Vous êtes le maître de vos biens, cher Alban, pourtant, ce sera un grand chagrin pour moi de voir tomber, disparaître et vendre ces beaux vieux arbres qui faisaient au parc une royale bordure. Quoi ! ils vont aller aux chantiers de Paris, ces superbes chênes, ces hêtres aux têtes puissantes, ces châtaigniers si beaux au printemps, ces noyers centenaires, ces érables que votre mère aimait ; ces grands sycomores, plantés par votre père, tous ces enfants de la terre vont tomber sous la cognée, on va en faire des mardriers, des planches, des bûches, des écus... C'est le côté pratique des choses, diriez-vous sans doute. Mon Dieu ! n'est-ce pas d'un sens utile et pratique que de laisser sa parure à la demeure de ses pères, où l'on doit vieillir, où nos enfants doivent vivre ? N'est-il pas bon, utile, de nous y attacher, de ne pas demander aux villes et aux contrées lointaines, de coûteux et dangereux plaisirs ? Ah ! cher Alban, si vous étiez resté à Bréhault, les vieux chênes ne seraient pas vendus !

Juillet 18...

C'est fait : le sacrifice est consommé ; tous ces beaux arbres sont par terre, les nids aussi, déjà on les scie, et avec les branches vertes, on forme des fagots. Le tour du parc a une physionomie désolée : M. Hector en a fait l'observation :

« Que manque-t-il donc ici ? »

— La ceinture verte : vois tous ces arbres magnifiques qu'on vient d'abattre, a dit sa sœur.

— Et que les acheteurs se disputent, ajouta M. de Rive :

Paris, ce vieillard qui, l'hiver, a si froid, Attend sous ses vieux quais, percés de rampes neuves Ces longs serpents de bois qui descendent des fleuves.

— De qui ces vers ? demanda Marguerite.

— De Victor Hugo, de sa seconde manière, moins lyrique que sa première, mais bien belle encore. Cela s'appelle : *A un Riche*.

— Tu pourrais nous lire la pièce, puisqu'elle est jolie. Henriette a les poésies de Victor Hugo dans sa bibliothèque.

— Non, dit-il, non, trop de longueurs, et puis, vous savez, ma sœur, que je lis mal.

— Par exemple : je n'admets pas cela.

Elle n'a jamais rien admis qui ne fût favorable à son frère. Il avait eu l'air un peu embarrassé en lui répondant, c'est pourquoi j'ai voulu lire ces vers qu'il nous avait refusés. J'ai compris. Le *Riche* du poète, le possesseur de la forêt verte, n'est qu'un spéculateur qui exploite et qui vend...

Jamais on ne le voit

Quand le matin blanchit l'angle ardoisé du toit,
Sortir, songer, cueillir la fleur, coupe irisée
Que la plante à l'oiseau tend, pleine de rosée...

Il songe, calculant le taillis qui s'accroît
Que Paris, ce vieillard.....

Il ne pouvait pas lire cela devant moi ; peut-être pense-t-il que je fais vendre les arbres et tomber les ombrages, et fuir à tire d'ailes les oiseaux effrayés... Il se trompe, mais je ne le lui dirai pas. Alban, vous ne m'écrivez pas, vous m'avez fait goûter et savourer l'isolement du cœur : revenez, oh ! revenez !

Août 18...

Ma tante se dispose à me quitter ; je l'ai suppliée de demeurer auprès de moi, elle refuse tendrement, mais enfin, elle refuse... nous aurions grand besoin d'elle : « Je ne veux pas, dit-elle, qu'Alban ait le moindre prétexte pour ne pas revenir chez lui. Il suffirait, qui sait ? de la présence d'une vieille tante, morose, ennuyée, disposée à le prêcher... »

— Mais rien de tout cela n'est exact, tante Marie.

— Non, mais il pourrait se le figurer. Il ne faut donner aucun mauvais prétexte aux mauvaises inclinations. Et ton mari, ma chère Henriette, reviendra plus volontiers s'il ne trouve à son foyer que sa femme et son enfant. Une fois que vous serez réinstallés et réunis, je reviendrai vous voir.

Que ce temps arrive !

Août 18...

J'insère ici une lettre de ma chère tante. Vous la lirez un jour, Alban, vous devez ne rien ignorer de ce qui s'est passé en votre absence. La voici :

Nancy. Août 18...

CHÈRE ENFANT,

J'ai eu le cœur bien serré en m'éloignant de toi, en te laissant seule avec ta petite enfant, dans cette demeure magnifique et solitaire. Hélas ! j'espérais mieux, le jour où je t'ai vue à l'autel, avec le voile blanc des fiancées, le jour où tu as prononcé et reçu le serment le plus saint, et, on l'a dit, le plus redoutable qui puisse se faire ici bas. Tu as donné ta vie, croyant en recevoir une autre en échange : tu as donné ton cœur et ta foi, et le cœur, la foi engagés devant Dieu, t'ont échappé, pour un temps, je l'espère : mais toi, Henriette, qui sais le prix d'un si solennel engagement, toi, chrétienne, tu gardes avec un soin jaloux ton serment et ton âme. tu sais qu'un seul a droit de les réclamer, et que ses erreurs ne te donnent pas la liberté ! Je n'ai pas besoin d'insister : je connais mon Henriette.

Tu es sûre de toi, tu gardes le feu sacré dans ton âme, tu ne permets pas qu'il s'éteigne au souffle de la colère et de la légèreté. Sa flamme, je le sais, ne vacille pas ; pourtant, enfant, tu sais que les plus saints et les plus sages doivent éviter l'occasion, que les plus fières et les plus pures doivent respecter l'opinion publique. Eh bien ! amie, cette opinion, difficile et quinteuse, ne pourrait-elle pas trouver à redire dans ces visites assidues d'un homme distingué, de M. Hector de Rive, le frère de ton amie ? Il est remarquable sous bien des rapports, il paraît se plaire dans ta société... raison de plus pour prononcer contre lui l'ostracisme. Je sais qu'il est pénible de se priver d'une relation agréable, d'une amitié innocente, mais la bonne renommée mérite ce sacrifice, et toutes les petites satisfactions de l'esprit, de la vanité, du cœur même (en dehors de ses grands devoirs) n'équivalent pas aux peines cuisantes que peuvent causer la médisance et la calomnie : *la langue perce mieux que l'épée*. Évitez ces blessures, chère Henriette ; conservez ta réputation, tu la dois à ton mari et à ton enfant. Qu'il te retrouve telle qu'il t'a laissée, irréprochable, et que sa maison soit comme un sanctuaire d'honneur et de dignité. Dieu sera content et les hommes aussi.

Je t'embrasse et ta fille, du fond d'un cœur qui t'est dévoué à jamais.

MARIE ROYAN.

Elle a raison, mille fois raison, dans ce qu'elle dit, et dans ce qu'elle prévoit. Il faudra dénouer... non sans regret... dans cette solitude où je vis, une amitié se compte, une voix animée fera un vide en se taisant, il le faut.

Septembre 18...

J'ai parlé à Marguerite : elle a compris à demi-mot. Son frère s'éloignera bientôt, et jusqu'alors ses visites se feront rares ; il ne viendra plus passer ici ses soirées, comme dans une maison fraternelle. Soit. Dans certaines situations, le malheur est si complet, qu'il annule les autres jouissances. Et pourtant, Alban, si

vous vouliez, si vous reveniez, je ne regretterais rien, ni amitié, ni entretien, nos cœurs rapprochés se suffiraient... Vous êtes l'arbitre de mon bonheur, pourquoi décidez-vous contre moi ?

Octobre 18...

M. de Rive est venu me faire ses adieux : il est parti pour trois ans.

« Puissiez-vous être heureuse ! m'a-t-il dit ? »

Il a embrassé Ludovise, et lui a donné un petit panier des Maldives, rempli de bonbons. Que sa sœur puisse le revoir !

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui, Alban. Vous vous excusez sur cette vente d'arbres : pourquoi ? Arbres et sol ne sont-ils pas à vous ? Vous m'assurez de votre affection : un mot moins banal m'eût fait du bien. Vous ne parlez pas de retour : hélas ! ne reviendrez-vous jamais !

Novembre 18...

Que le temps se traine durant ces courtes journées et ces soirées interminables ! Je travaille, j'ai fini les tapisseries du salon, je commence celles d'une chambre à coucher, je lis, je fais un cours d'histoire de France, en m'aidant de toutes sortes de dictionnaires, d'atlas, de *Mémoires* ; j'ai même à ma disposition l'*Histoire des Grands Officiers* de la Couronne ; ce travail m'intéresse, occupe des heures, et pourtant, il m'en reste trop encore. Si je n'avais pas ma Ludovise, la vie me paraîtrait cruelle.

Novembre 18...

Aujourd'hui, adoration à la paroisse. J'y suis allée dès le matin, j'y ai mené ma petite fille, j'y suis retournée le soir avec Marguerite. Comme elle prie, avec quel amour ! Heureux ceux qui aiment Dieu pardessus tout ! Ils connaissent le ciel ici-bas... J'espérais autrefois, j'espérais qu'Alban et moi, nous nous serions aidés dans la voie de la religion et des bonnes œuvres : je lui aurais montré la route, mais une fois entrés dans ce chemin, il m'aurait soutenue. Quelle illusion ! je suis seule devant l'autel, seule à mon foyer, seule au milieu du monde. Si Dieu permettait que je m'attachasse uniquement à lui, amour qui ne trompe jamais ! je le lui demande du fond du cœur.

Décembre 18...

Il y a plus d'un an que je ne vous ai vu, Alban. Notre enfant grandit et se développe. Elle est délaissée comme moi. Qu'amènera l'année prochaine ?

Janvier 18...

On est bon pour moi : ma tante Marie m'écrit incessamment, ma tante et mon oncle Descluseaux m'écrivent et m'envoient des souvenirs d'amitié ; Roberte ne me néglige pas ; mes amis, mes voisins me visitent, Marguerite est la meilleure, la plus sûre des amies... et cependant, cet anneau d'affection n'est pas entier, et dans ces jours de fête, je sens plus cruellement mon veuvage. Alban, vous nous sacrifiez à des chimères : la liberté ? Êtes-vous plus libre ? l'amour ? êtes-vous plus aimé ? le plaisir ? vous amusez-vous ? Que vous seriez mieux ici, dans le manoir de votre famille, entre votre femme et votre enfant, près de vos amis, et entouré d'honneur et d'affection ! Alban, vous avez tort ! tort envers vous-même. Que sera l'avenir, si vous immolez à une folie la réputation, la fortune et les cœurs dont vous êtes chéri ! Oh ! cher Alban, si vous pouviez m'entendre !

Avril 18...

Je reçois de Roberte une lettre que je joins ici :

Paris, Avril 18...

Je ne t'écris pas souvent, très chère, tu sais que je n'aime guère l'écriture, et quand tu vois une de mes lettres, tu peux dire, à coup sûr : — Il faut qu'elle m'aime fort, puisqu'elle m'écrit ! — Non seulement je t'aime, mais je n'aime pas du tout monsieur ton mari ; il n'est pas digne d'être le seigneur d'une aussi bonne et aussi belle créature que toi. Tu y tiens à ce mari, tu l'attends dans la solitude de ton châtel, comme les dames des anciens jours attendaient leurs époux, partis pour la Terre-Sainte, et arrêtés en route par quelque fille de Soudan ou d'émir, voyez plutôt les légendes ! Le tien qui n'est parti que pour une terre maudite, est maintenant à Paris (ton pauvre cœur bat !) ; il est logé Hôtel du Louvre, et il va (il l'a dit à un ami d'Armand) passer ici quinze jours avec son infante.

C'est scandaleux et odieux. Ne t'arme pas en guerre pour défendre ton mari (cet être-là, ton mari !) ne sois pas indulgente, angélique, évangélique, je te le demande par charité : tu me mettrais en fureur. Étant donnée une femme comme Henriette, rien ne peut justifier M. de Bréhault.

Papa et maman, qui ne sont pas toujours du même avis, s'accordent ici à merveille ? il y a clameur de haro sur lui. Armand, lorsqu'il en parle, est grave et cite le code (*des devoirs des époux*) il est de tes plus fidèles admirateurs. Tu sais que nous avons eu un avancement et que nous sommes à Paris ? Mes deux *little boys* sont charmants ; je destine l'aîné à ta Ludovise. Ce sera drôle quand nous serons grand-mères ! J'espère que l'on portera des boucles, car les cheveux blancs ne sont beaux que bien frisés, annelés et poudrés.

Adieu, très-chère, écris-moi donc et ouvre-moi un peu ton cher petit cœur.

Tienne, ROBERTE.

Ma résolution est prise : je vais partir pour Paris avec Ludovise, et je présenterai ma fille à son père. Lui résistera-t-il ? ô mon Dieu ! protégez-nous ! Ange gardien de mon enfant, accompagnez-nous !

LIV

Henriette à sa tante.

Paris, Avril 18...

Je sais, chère tante et amie, de quel cœur anxieux vous me suivez dans mon voyage et mes démarches ; vous saurez tout, et vous jugerez s'il y a lieu de craindre ou d'espérer. Je suis partie de Bréhault avec un frémissement de joie. Ce quelque chose de nouveau dans une vie si monotone m'exaltait, et je serais allée à Paris sur le désir exprès d'Alban, que je n'aurais pas eu un plus vif désir d'arriver, une plus tendre espérance d'un bon accueil.

J'allai loger dans un de ces hôtels paisibles qui avoisinent Saint-Sulpice : je n'avais rien dit ni à Roberte, ni à ses parents ; vous seule, tante chérie, pouvez recevoir mes craintes, mes espérances, et ne pas sourire de mes illusions. D'ailleurs, la manière dont Armand et Roberte parlent de mon mari me gêne et m'afflige. Ils sont mes parents, mais ils parlent à sa femme.

Je fis souper Ludovise et je la couchai ; je la laissai aux soins de ma femme de chambre, et j'allai, un moment, prier à Saint-Sulpice, dans cette chapelle du crucifix, où tant de prières et de larmes, peut-être, sont versées chaque jour. Je mis mon cœur à nu devant Dieu, et je le suppliai de nous bénir.

Le lendemain, j'habillai moi-même Ludovise ; je voulais qu'elle fût belle et qu'elle plût à son père : elle était comme un enfant anglais, tout en laine blanche, laine soyeuse et légère, de l'air tissu, et son petit chapeau de feutre blanc laissait passer ses beaux cheveux blonds qui bouclaient sur son cou, et dont quelques anneaux accompagnaient ce joli visage, frais et délicat comme une églantine. Elle portait une croix de perles que ma mère lui a donnée. Je m'étais habillée aussi avec soin, en noir, sans être en deuil et j'avais mis un médaillon et un bracelet qu'Alban m'a donnés ; ils devaient évoquer le souvenir des jours heureux où je fus aimée... nous partimes en voiture : je ne vis rien sur ma route ; Ludovise avait peur des voitures, elle cachait sa tête sur mon épaule, et elle me dit une fois, dans son langage enfantin :

« Retourner au château ! »

Nous arrivons. Je demandai M. de Bréhault à un important personnage qui remplissait les fonctions d'introduit :

« M. de Bréhault est chez lui, me dit-il, mais *madame* est sortie. »

J'en rendis grâce au ciel, et je suivis un jeune valet qui me conduisit au premier étage de ce caravansérail. Je passai par une très petite antichambre, et, le cœur palpitant, je me trouvai avec Ludovise dans un salon, sur lequel ouvraient plusieurs portes. L'une de ces portes n'était pas fermée, et je distinguai des vêtements féminins, jetés sur un fauteuil et traînant par terre : je vis une robe de soie, des manches de dentelle, des fleurs artificielles, des grenades, je crois, et par dessus cet échafaudage, des bas de soie enroulés... je ne réflé-

chissais pas à ce que je voyais; j'étais toute à l'attente de ce moment, où notre sort allait se décider; plus tard, je me souvins de ces détails. La porte qui était en face de moi, s'ouvrit; Alban entra... je me levai, quoique je fusse si tremblante que je ne pouvais me soutenir; Ludovise me tenait la main. Il salua avec sa bonne grâce d'autrefois :

« Madame... qui ai-je l'honneur?... »

— Alban! lui dis-je, cher Alban! »

Je le vis rougir et ses yeux prirent une étrange expression d'embarras et d'impatience; pourtant il serra la main que je lui tendais; il me fit rasseoir et poussa d'un geste brusque la porte indiscreète de la chambre voisine.

« Henriette, me dit-il enfin, que voulez-vous? pour-quoi venir ici? êtes-vous ici à votre place? »

— Oui, puisque vous y êtes! je viens pour vous voir, Alban, pour vous présenter notre fille. »

Il ne parut pas prendre garde à ce dernier mot :

« Comment avez-vous su ma présence à Paris? »

— Une de mes amies me l'a écrit.

— Fort bien, vous me faites espionner? »

Je ne lui répondis pas :

« Pardon, Henriette, dit-il après un court silence, je sais que ceci n'est pas dans vos cordes... pardon, encore, dans votre caractère. Mais enfin, qu'espérez-vous? me ramener à votre suite? me faire changer de vie, de résidence, m'enchaîner dans votre existence de château et de famille?... Ne l'espérez pas. Je vous respecte infiniment, mais, à tort ou à raison, je veux être libre. Nous nous reverrons un jour, je le pense, mais en ce moment... »

Il n'acheva point; son refus absolu m'irritait, et j'achevai sa phrase.

« En ce moment, vous êtes sous le joug et vous n'osez pas le rompre! »

— Quand cela serait! s'écria-t-il. Je ne suis pas un saint, je vous l'accorde, et je cède aux passions des hommes de mon âge. Je n'aurais pas dû me marier, connaissant mes faiblesses, mais ma mère le désirait tant. »

Ces paroles qui ternissent les belles images du passé, me brisèrent le cœur. Il s'en aperçut et reprit d'un ton plus doux :

« Vous méritiez un sort plus doux, Henriette. Vous vivez, comme feu ma mère, dans des régions hautes où je ne pénètre pas. Gardez-moi votre amitié: nous nous retrouverons. »

— Alban! lui dis-je, je vous en conjure, pour vous-même! pour votre honneur et votre bonheur! faites un effort sur vous-même, reprenez votre place dans le monde et dans la famille. Pour vous-même, Alban, au nom de votre mère et de notre enfant! »

Il secoua la tête :

« N'insistez pas! dit-il; vous me faites de la peine. Nous nous reverrons, je vous écrirai, je vous parlerai en ami. »

Il était troublé, impatient de nous voir partir; il attendait probablement le retour de la propriétaire des bas de soie. Je ne voulais pas la rencontrer: je pris Ludovise dans mes bras et je l'élevai vers son père; il voulut l'embrasser, mais elle se jeta en arrière: cette figure masculine l'effrayait; il se pencha néanmoins vers elle et lui baisa la joue. La pauvre petite poussa des cris; vous voyez, mon innocente complice me secondait fort mal.

« Elle ne vous connaît pas, dis-je. Venez, et elle vous connaîtra et vous aimera. »

Il regardait avec amitié cette petite figure fâchée et désolée.

« Adieu! dis-je en lui tendant la main. »

Il la serra, et baisa la petite main de Ludovise, mais elle la retira aussitôt.

« Adieu, Henriette. Adieu, ma fille. »

Nous sortîmes. C'était fini. J'avais perdu la partie. Dans le vestibule, fort encombré de voyageurs et de colis, je rencontrai une jeune femme, fort élégante, et dont les yeux, brillant sous une voilette noire, sont ceux que jamais je n'ai pu oublier.

« Je pardonne. Que Dieu pardonne! »

J'ai voulu vous dire cela, ma tante: dans une heure, je repars pour la Touraine, avec une espérance et une illusion de moins. Je pensais qu'il n'aurait pas résisté à l'enfant. Je vous embrasse avec tendresse et tristesse.

Votre HENRIETTE.

LV

Alban de Bréhault à Guy de Cléder.

Paris. Mai 18... (Grand-Hôtel).

CHER AMI,

Si tu peux quitter un instant tes occupations rurales et pastorales et venir me serrer la main, tu me feras le plus vif plaisir. Je suis de passage à Paris, avant de partir pour l'Allemagne. Il faisait trop chaud là-bas, en Afrique, au gré de Lilia, et elle est dégoûtée, un peu vite, de ce délicieux ermitage, noyé, perdu dans les fleurs, comme les convives de je ne sais quel César romain, et ayant en perspective une ligne de montagnes bleuâtres, dont l'aspect et la couleur ne me lassaient jamais. Mais Lilia est bien ce qu'il y a de moins poétique sur la terre: de l'Afrique, elle a surtout apprécié les oranges et les grenades, les jolies étoffes et les bijoux bizarres; la chaleur aussi lui faisait plaisir, car elle est frileuse à l'excès, mais les beaux paysages, les palmiers, les aloës, les caravanes avec leurs chameaux et leurs figures des anciens âges, ne lui disaient rien, mais rien. Et dès qu'il a fait très chaud, elle a voulu s'en aller; j'ai dit adieu à ma charmante oasis, nous sommes revenus à Paris — il faut toujours des toilettes et prendre l'air du boulevard, et nous partons dans huit jours pour l'Allemagne. Nous verrons toutes les villes d'eaux. Cela la distraira. J'ai toujours peur qu'elle ne s'ennuie, et l'ennui comme la paresse est la source de tous les vices. Au fait, l'ennui et la paresse pourraient bien ne faire qu'un.

Il m'est arrivé ici une aventure gênante et embarrassante. Madame de Bréhault a su ma venue en France, et elle m'est arrivée avec sa petite fille. Prières, reproches, attendrissement, j'ai tout subi, j'ai résisté à tout — même à la belle enfant, qui me regardait d'un air courroucé, comme un petit lionceau dont on attaquerait la mère.

J'ai tort, je le sais, j'apprécie ma conduite, et je la déclare fort répréhensible. Mais Lilia! mais ces yeux! ce charme étrange! cette impossibilité de la voir libre et bientôt de nouveau enchaînée! Je sais ce qu'une passion aussi matérielle a de méprisable, et vers quelle abjection elle me mène, mais cette belle fille de Bohême est *jettatore* et elle m'a ensorcelé. La vue de madame de Bréhault, dans sa beauté fière, sa physiologie chaste, son attitude réservée et ferme, alors même qu'elle est émue, tout cet ensemble si distingué, ne m'a pas, hélas! converti. L'enfant est délicieuse; j'aurais bien voulu la garder.

Voilà Lilia qui revient, avec une provision de parfumerie et une collection de chapeaux. Payons! et sauvons-nous au plus vite de Paris.

Adieu, mon cher vieux ami, viens, si tu peux; tu verras Lilia, et peut-être comprendras-tu mieux ce que je fais. L'excuseras-tu? Chi lo sa! Adieu.

ALBAN DE BRÉHAULT.

M. B.

(La suite au prochain Numéro.)

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4303, et une planche de patrons imprimée recto et verso.

PREMIER CÔTÉ

Costume d'enfant. — Pardessus pour petite fille.

DEUXIÈME CÔTÉ

Tunique princesse (1^{re} toilette, gravure n° 4301). — Corsage à basque plissée.